

# Les modes d'acquisition et de transmission du savoir médical dans l'antiquité gréco-romaine \*

## *Acquiring and transmitting medical knowledge in graeco-roman Antiquity*

par Marie-Hélène MARGANNE \*\*

La question des modes d'acquisition et de transmission du savoir médical dans l'antiquité gréco-romaine est complexe, car elle est liée à de multiples facteurs tels que le statut du médecin et son accès à la profession, qui, alors, n'est sanctionnée par aucun diplôme, la chronologie, car les conditions d'apprentissage de la médecine ont évolué, de l'époque archaïque à l'antiquité tardive, le contenu, – théorique et pratique –, du savoir médical et des disciplines qui en font partie (anatomie, physiologie, thérapeutique, diététique, pharmacologie, chirurgie, ophtalmologie, gynécologie, etc.), qui a évolué, et enfin, le type de sources utilisées, qu'elles soient littéraires, épigraphiques, archéologiques ou papyrologiques. Ce sont surtout ces dernières qui seront évoquées ici car, par leur caractère la plupart du temps inédit, elles contribuent sans aucun doute à combler les lacunes sur la question et à en renouveler les données.

Au fil du temps, les conditions d'apprentissage de la médecine et son contenu ont évolué. “Un médecin vaut beaucoup d'autres hommes”, dit Idoménée, un des héros de l'*Illiade* d'Homère (XI, 514), à propos de Machaon. Ce fils d'Asclépios et son frère Podalire représentaient alors deux aspects de la médecine des temps héroïques, puisque le premier aurait été plus spécialisé en chirurgie et le second, dans l'administration de médicaments. Au moins à partir de l'époque classique, sinon plus tôt, une troisième branche viendra s'adjoindre aux deux premières : la diététique, qui vise à établir ou restaurer l'équilibre entre l'alimentation et les exercices. C'est elle qui occupera désormais le premier degré dans l'échelle des soins, avant la pharmacologie, qui, à son tour, cédera la place à la chirurgie en cas d'échec. Avec sa science, sa prudence, sa modération

---

\* Séance d'avril 2017.

\*\* Centre de Documentation de Papyrologie Littéraire (CEDOPAL), Université de Liège, Département des Sciences de l'Antiquité, Bât. A1, 7, Place du 20-Août, B 4000 Liège.

et sa sagesse, Hippocrate de Cos (vers 460-370 avant notre ère) incarne parfaitement ce type de médecine, qui agit par gradation.

Faisant partie de la famille des Asclépiades, qui se présentaient comme les descendants du dieu Asclépios, Hippocrate avait acquis son savoir de son père, qui, lui-même, l'avait reçu de son père, comme il était alors de règle dans le monde grec (1). À son époque cependant, la situation change. D'abord, la médecine sort du cadre familial où elle était confinée jusqu'alors et, désormais, elle est enseignée contre rétribution à des étrangers à la famille, non sans être protégée par un serment. Ensuite, les médecins hippocratiques voyagent, et, pour convaincre de l'excellence de leur art, ils utilisent la rhétorique et les techniques nouvelles de persuasion mises au point par les sophistes. Enfin, ils écrivent des traités médicaux et, pour les diffuser, ils se servent des ressources nouvelles de la librairie.

Quelle est la nature exacte du *Serment* hippocratique ? Si l'influence de ce texte a été considérable tout au long de l'histoire de la médecine, les références à un serment s'avèrent rares dans la littérature médicale antique, tant grecque que latine, et, l'écrit intitulé *Serment* proprement dit excepté, sont à peu près inexistantes dans les traités hippocratiques qui, il est vrai, n'abordent guère les conditions concrètes d'accès à la profession médicale. Ce texte, qui se présente comme un serment et un contrat, ou plutôt un contrat garanti par un serment, a-t-il été réellement utilisé à ces fins dans l'antiquité grecque et si oui, depuis quand, par qui et dans quel(s) contextes(s) ? Si tel est le cas, quand a-t-il été débarrassé de ses contingences documentaires, c'est-à-dire la période de temps concernée, le salaire versé au maître, les résultats attendus, sans parler, évidemment, de la date et du nom des personnes intéressées au contrat, pour être d'abord élevé au rang d'oeuvre littéraire, puis, pour être canonisé dans l'enseignement et la pratique de la médecine ? C'est pour répondre à ces questions qu'Antonio Ricciardetto et moi-même avons organisé à l'Université de Liège, le 29 octobre 2014, une Journée d'étude internationale intitulée *En marge du Serment hippocratique : contrats et serments dans le monde gréco-romain*, dont les Actes viennent de sortir de presse (2). Jacques Jouanna, qui prépare une nouvelle édition du *Serment* et de la *Loi* dans la *Collection des Universités de France*, ainsi que Danielle Gourevitch, Véronique Boudon-Millot et Barbara Anagnostou-Canas, – cette dernière pour l'aspect juridique –, nous avaient fait l'honneur d'y participer. Lors de cette réunion, la confrontation des sources littéraires, épigraphiques et papyrologiques a montré que, si les sources littéraires et épigraphiques, seules disponibles pour la Grèce, étaient peu disertes sur les contrats, il n'en allait pas de même de l'Égypte, où le climat exceptionnellement sec avait permis la conservation d'un grand nombre de papyrus documentaires contenant des contrats et serments datés des époques hellénistique, romaine et byzantine. Or, un papyrus documentaire grec du III<sup>e</sup> siècle avant notre ère (*P.Heid.* 3.226) conserve, au verso d'un compte, deux versions d'un contrat d'enseignement de la médecine en six ans (Fig. 1). Il revient à Antonio Ricciardetto d'avoir réexaminé très attentivement ce document énigmatique, toujours évoqué, mais jamais vraiment étudié d'une manière exhaustive, en sorte d'élucider son contexte de production et d'utilisation : en réalité, le coupon de papyrus de réemploi qui le contient n'est ni un faux, ni un véritable contrat, quoique les données fournies, telles que sa structure, sa formulation, l'expression de la date, soient parfaitement vraisemblables, mais, très probablement, un exercice de scribe en vue de maîtriser la rédaction de tels documents et de se familiariser avec leur terminologie particulière. L'exercice du scribe postule l'existence de tels contrats, et même leur fréquence, non seulement dans le

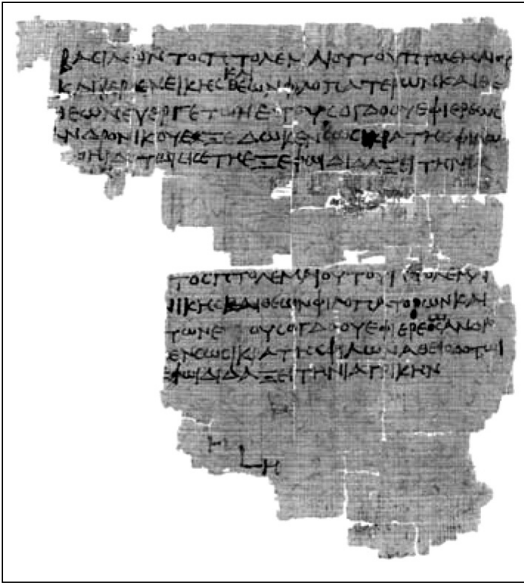


Fig. 1 : Contrat d'enseignement de la médecine du IIIème siècle avant notre ère. P.Heid. 3.226 (inv. G 4047 verso) © Institut für Papyrologie, Universität Heidelberg

Pays du Nil, mais aussi en Grèce, où ils n'ont cependant laissé aucune trace dans le matériel archéologique. En conséquence, s'il est malaisé de reconstituer le cheminement du Serment hippocratique, de son apparition, probablement à l'époque classique, à ses premières évocations, au Ier siècle de notre ère, dans les sources littéraires et papyrologiques, on peut néanmoins comparer son texte, tel qu'il nous est parvenu, à celui des contrats et serments, toutes professions confondues, tels qu'ils ont été transmis par les papyrus documentaires. Ce faisant, on relève, à côté de ressemblances frappantes, des différences sensibles (3). De prime abord, on peut noter que, dès ses premières citations dans les sources littéraires et papyrologiques, le Serment hippocratique est pourvu d'un titre, qui n'est pas "Contrat", mais bien "Serment", mot qui appa-

raît en première position dans le binôme "ce serment et ce contrat" qui clôture la première phrase du célèbre texte, et que ce dernier commence du reste par la forme verbale "je jure". Le choix du titre témoigne certainement d'une prise de position sur la nature du texte lors de sa transmission comme oeuvre littéraire à une date que l'on ne peut actuellement préciser. Si, comme les chirographes, le texte est formulé à la première personne et, comme maints contrats, s'accompagne d'un serment, ainsi que de la promesse de prestations ou de garanties énoncées à la première personne du futur, et de menaces en cas de parjure, en revanche, il ne précise, ni la période de temps concernée, ni le salaire versé, ni les résultats attendus, sans parler, évidemment, de la date et du nom des personnes intéressées au contrat, comme si les contingences avaient été gommées délibérément en sorte d'élever le contenu de l'écrit du particulier à l'universel, et du statut de document à celui d'oeuvre littéraire, voire de texte de loi, comme il est noté à la ligne 4 d'un coupon de papyrus daté du IIème siècle et provenant d'Oxyrhynque (P. Oxy. 74.4970, 17 x 6,4 cm, début d'un discours ou d'un traité écrit au verso d'un registre foncier). Pour connaître ces contingences, qui ont bien dû exister, il faudrait disposer des archives des Asclépiades à l'époque où l'enseignement médical ne s'est plus transmis seulement de père en fils, mais également à des disciples contre rétribution. En conclusion, si, comme on le pense, le Serment hippocratique a été effectivement un document lors de sa création, il y a longtemps qu'il ne l'était plus lorsque sa mention apparaît dans les sources littéraires et papyrologiques qui, dans l'état actuel de la recherche, ne sont pas antérieures au Ier siècle de notre ère (4).

À côté de l'enseignement oral, au lit du malade, les médecins hippocratiques ont transmis leurs observations et leur enseignement par le biais de livres destinés, les uns, aux

médecins, les autres, aux débutants en médecine, et d'autres encore, aux profanes intéressés par les questions médicales. Toutefois, dans *La loi*, qui n'est pas antérieure au IV<sup>ème</sup> siècle avant notre ère, l'auteur insiste sur l'enseignement et sur l'instruction dès l'enfance, et, selon les traités hippocratiques récents, la consultation et l'utilisation des livres de thérapeutique ne semblent recommandées qu'aux médecins déjà formés et aguerris, car la lecture ne remplace pas l'expérience (5). Galien ne s'exprime pas autrement lorsqu'il répète qu'en médecine, l'écriture ne peut remplacer l'enseignement du maître (6). Comment se présentaient alors les écrits médicaux ? À la différence des manuscrits médiévaux, les papyrus littéraires grecs, qui datent des IV/III<sup>ème</sup> siècles avant notre ère aux VII/VIII<sup>ème</sup> siècles de notre ère, permettent d'observer sur le vif des témoignages de première main de l'élaboration d'un texte littéraire à toutes ses étapes, des premières notes d'un auteur à la rédaction en cours ou terminée, et de sa copie personnelle ou de travail à sa copie calligraphique (7). Leur typologie repose sur des critères à la fois internes (teneur du contenu) et externes (qualité du support, de l'écriture et de la mise en page, présence éventuelle d'illustrations). Ainsi peut-on considérer comme des exemplaires de bibliothèque les deux seuls papyrus médicaux illustrés identifiés à ce jour, à savoir l'herbier de Tebtynis (*P.Tebt* 2. 679 + *P. Tebt. Tait* 39-41), qui comprend 21 fragments d'un rouleau daté du II<sup>ème</sup> siècle de notre ère, et celui d'Antinoé (*P. Johnson* + *P. Antin.* 3. 214), qui est un codex de papyrus des environs de 400. La présence de ces livres remarquables en Égypte y prouve l'utilisation, dans l'enseignement et la pratique de la médecine, de ce qui a été longtemps considéré comme une innovation et un luxe dans la librairie antique et, aux yeux de certains auteurs comme un média superflu, voire trompeur et dangereux en médecine : le livre illustré. C'est en tous les cas l'opinion de Pline l'Ancien (*Histoire naturelle*, XXV, 8), selon qui le médecin Cratévas aurait inauguré le genre des herbiers illustrés au début du I<sup>er</sup> siècle avant notre ère. À la même époque, Apollonios de Citium avait présenté comme une innovation son *Traité des articulations* illustré, qu'il avait dédié à un roi Ptolémée (Ptolémée XII Aulète ou son frère, qui régna sur Chypre entre 80 et 58). Son but était de remédier à l'insuffisance des mots par le dessin en vue d'éclairer les procédés de réduction hippocratiques. Galien n'approuve pas non plus l'utilisation de l'illustration en médecine. Ainsi, dans la *Méthode thérapeutique* (I, 7 = X, 53 K.), il critique le médecin méthodique Julianos, dont il a fréquenté les cours à Alexandrie vingt ans auparavant et "qui vit encore", pour ses "recherches sur les questions telles que celle de l'utilité de la peinture pour les médecins". En tant que représentant de l'école méthodique, qui prétendait former un praticien en six mois et qui, à l'opposé des médecins hippocratiques, professait que l'art est court et la vie longue, Julianos considérait peut-être le recours aux manuels de médecine illustrés comme un gain de temps dans l'apprentissage.

Parmi d'autres exemplaires de bibliothèque, on peut citer le fragment de rouleau de papyrus *P. Monac.* 2.23 (provenance inconnue, début du III<sup>ème</sup> siècle), qui conserve la fin du "Quatrième livre de la *Chirurgie* d'Héliodore", médecin de la seconde moitié du I<sup>er</sup> siècle de notre ère. Le papyrus est soigneusement écrit et mis en page, et il porte un titre final (8). Parmi les témoignages hippocratiques, on admirera la facture du feuillet de *codex* en parchemin *P. Ant.* 1.28. Provenant d'Antinoé, en Moyenne-Égypte et daté paléographiquement de la fin du III<sup>ème</sup>/début du IV<sup>ème</sup> siècle de notre ère, il conserve, côté chair (recto), la fin du *Pronostic*, et, côté poil (verso), le début des *Aphorismes*, précédé du titre "Aphorismes d'Hippocrate", encadré de quelques traits ornementaux. La mise en série de ce "livre de poche" (c. 11,4 cm de large sur 15 cm de haut) soigneusement écrit

et mis en page avec d'autres codices médicaux de petite taille en parchemin retrouvés en Égypte, montre que, loin d'être un codex d'apparat, cet exemplaire luxueux était conçu pour un usage intensif, comme peut l'être celui d'un ouvrage de référence dans l'exercice d'une activité professionnelle ou d'apprentissage (9).

Bien différents des livres de luxe, les papyrus littéraires supposés autographes sont rares : à peine une trentaine (10) ! Cela n'est guère étonnant, car, comme le rapporte Galien (par exemple, *De ses propres livres*, I), les auteurs dictaient le plus souvent leurs oeuvres à des scribes qui pouvaient être tachygraphes ou, selon la terminologie actuelle, sténographes. Plusieurs manuels de tachygraphie conservés sur papyrus, datés surtout de la période byzantine (III-VI<sup>ème</sup> siècles), mais également d'époque romaine, contiennent en effet des mots en rapport avec la médecine. Les *Commentaires* en particulier, fournissent, avec les signes qui leur correspondent, de longues listes de mots généralement groupés par quatre (d'où le nom de "tétrades") autour d'un thème, comme la géographie, la religion et la mythologie, etc., et aussi la médecine. Quinze tétrades au moins sont consacrées aux parties du corps, classées dans l'ordre *a capite ad calcem* (environ 70 mots), au moins une, au médecin, et vingt, aux plantes, herbes et substances médicamenteuses (11). Un commentaire tachygraphique provenant du Fayoum et daté du milieu du II<sup>ème</sup> siècle de notre ère (*P. Fay. Coles* 9) atteste, dans une tétrade, le nom d'Hippocrate, accompagné d'un et peut-être deux vocables médicaux, tandis qu'une liste alphabétique de mots à usage tachygraphique faisant partie d'un codex miscellaneus en papyrus de la 2<sup>ème</sup> moitié du IV<sup>ème</sup> siècle provenant probablement de la Thébaidé (*P. Monts. Roca* 1), contient, lui aussi, le nom du médecin de Cos, à côté de substantifs et de verbes utilisés dans le langage médical, notamment pour désigner les parties du corps. Ces papyrus, qui prouvent l'utilisation courante de tels mots par des scribes tachygraphes, donnent des indications précieuses sur la dictée et l'édition d'ouvrages médicaux dans l'Égypte romaine et byzantine.

Parmi les papyrus autographes, on compte plusieurs médicaux, dont le plus célèbre est certainement le rouleau de l'Anonyme de Londres (*P. Lit. Lond.* 165, inv. 137), daté de la 2<sup>ème</sup> moitié du I<sup>er</sup> siècle de notre ère. Après avoir été longtemps considéré comme une copie, faite par un étudiant en médecine, de notes de cours prises par un autre étudiant, ce texte d'un abord difficile apparaît aujourd'hui, à la suite des recherches de D. Manetti (12), comme une œuvre originale qu'il faut étudier comme un tout, bien qu'il comprenne trois parties apparemment distinctes, relevant, la première, de nosologie, la deuxième, d'étiologie et la troisième, de physiologie. Si l'écriture, personnelle ou cursive, dénote une main experte et désinvolte, le scripteur s'est livré à de très nombreuses corrections et additions, non seulement interlinéaires et marginales, mais aussi au dos du papyrus, ainsi qu'à de fréquents changements de construction grammaticale. Ces caractéristiques, ajoutées à la fin apparemment abrupte du texte, donnent l'impression que le scripteur était en plein travail de rédaction au moment où il écrivait, et qu'il avait parfois des remords. La nature du texte est discutée : si, pour D. Manetti, le rouleau pourrait contenir le brouillon d'un ouvrage, A. Ricciardetto, qui l'a réédité récemment et traduit pour la première fois en français, propose d'une manière très convaincante d'y voir un exercice à la dialectique pour soi-même, peut-être en vue de la préparation d'un concours (13). On peut comparer à l'Anonyme de Londres, qui rapporte les théories d'au moins vingt-cinq médecins et philosophes antérieurs, la doxographie contenue dans le *PSI* inv. 3011 (provenance inconnue, 9,5 x 16 cm, début du III<sup>ème</sup> siècle). À la différence du premier, ce papyrus ne contient ni un brouillon ni un exercice

autographe, mais des notes de lecture d'un ouvrage médico-pharmaceutique, soigneusement recopiées et mises en page en vue, probablement, d'une utilisation ultérieure (14).

Les recueils de définitions et les questionnaires sont d'une autre nature. Pour le contenu, ces écrits, qui ont pu servir, soit de manuels pour les débutants, soit d'aide-mémoire pour les praticiens, n'exposent pas une médecine de pointe, mais une doctrine simplifiée qui, dans les cas litigieux, se présente souvent comme une sorte de moyen terme entre les théories existantes, parfois antagonistes. Pour la forme, ils sont assez souvent notés au verso de documents antérieurs, à moins que, plus tardivement, ils ne trouvent place dans un codex. Par exemple, c'est au verso d'un papyrus documentaire qu'est noté, dans une écriture assez grossière mêlée d'éléments cursifs, un questionnaire de chirurgie de la fin du II<sup>ème</sup> ou du début du III<sup>ème</sup> siècle (*P. Genève* inv. 111) (15), où l'on peut lire les cinq définitions suivantes : "Qu'est-ce qu'une incision ? C'est une section des corps. Qu'est-ce qu'une excoriation ? C'est un écartement des corps à travers cordons et membranes. Qu'est-ce qu'un transpercement ? C'est une section étroite des corps au moyen d'une aiguille. Qu'est-ce qu'une suture ? Un transpercement au moyen d'une aiguille et d'une couture ou d'un fil enfoncé en beaucoup de surjets. Combien y a-t-il de sortes de compresses ? Les compresses diffèrent de deux manières. Premièrement, par la matière, deuxièmement, par la forme".

En revanche, c'est sur un feuillet de codex en papyrus daté des III/IV<sup>ème</sup> siècles de notre ère qu'est écrit le questionnaire d'anatomie sur l'intestin suivant (*P. Lund* 1.7) (16) : "(Recto) Pourquoi est-il appelé intestin aveugle ? Du fait qu'il ne possède pas d'ouverture, alors que les autres intestins en possèdent une et sont pourvus d'un passage. Quelle est la fonction de l'intestin aveugle ? Chaque organe s'accommode de ce qu'il produit habituellement lui-même, comme on peut le comprendre d'après une première discussion sur le vaisseau de la bile (= vésicule biliaire). Car quand la bile devient très amère et très brûlante, d'abord le vaisseau de la bile reste sans inflammation, mais il n'en reste pas moins que dans le vomissement de bile aussi, lorsque l'organe contenant a été soumis à évacuation, l'être vivant risque de (lacune). (Verso) (lacune) car le rectum repose sur le sacrum. D'où provient son appellation de rectum ? Du fait qu'il est disposé en ligne droite, alors que les autres intestins s'entortillent en spirale. On l'appelle aussi *archos*. Où est situé le sphincter ? À la partie finale du rectum. Comment est-il ? Neuro-cartilagineux. Quelle est sa fonction ? Pour le contrôle (lacune)".

Récemment, je me suis demandé si l'apprentissage par problèmes ou APP, tel qu'il est pratiqué de nos jours dans les facultés de médecine de plusieurs universités, dont celle de Liège, était comparable à la méthode d'apprentissage de la médecine grecque, telle que révélée par les questionnaires conservés sur papyrus. À la réflexion, elle est bien différente, car ces derniers envisagent généralement le contenu théorique de la médecine (sémiotique, étiologie), et beaucoup moins la thérapeutique. Du reste, c'est une critique qui avait été adressée, dès l'antiquité, à la médecine dite logique ou rationnelle par les médecins empiriques, qui privilégiaient la thérapeutique au détriment de la théorie et, pour ce faire, se fondaient sur leur propre expérience en ce domaine, ou sur l'expérience de leurs devanciers, sinon, sur des expériences analogues. En revanche, les problèmes proprement dits de l'APP, c'est-à-dire les récits de cas proposés aujourd'hui aux étudiants en médecine, ressemblent à plus d'un égard aux fiches des malades, telles qu'elles ont été établies par les médecins hippocratiques dans les *Épidémies*.

D'autres papyrus littéraires grecs sont plus particulièrement en relation avec la pratique quotidienne de la médecine, comme les réceptaires, dont les plus anciens exem-

plaires conservés sur papyrus remontent au III<sup>ème</sup> siècle avant notre ère. Dans son traité *Sur la composition des médicaments selon les lieux*, qu'il dut écrire aux environs de 200, Galien nous apprend qu'à son époque, les médecins disposaient de carnets de parchemin, infiniment plus pratiques (ils tiennent dans la main) et plus solides que les rouleaux de papyrus, comme l'Hippocrate de poche évoqué plus haut, pour leurs collections de remèdes. C'est certainement à un carnet de ce genre qu'appartient le feuillet de codex en parchemin *MPER NS 13.8 (P. Vindob. inv. G 28426, Vème siècle, provenance inconnue)*. De petit format, semble-t-il (le fragment, lacunaire à sa partie inférieure, mesure 11 cm de large et 11,5 cm de haut), écrit et mis en page avec soin, il est paginé et conserve, au recto et au verso, plusieurs recettes, dont une de collyre à la bruyère et deux de collyres aux roses. De format plus grand (c. 14 cm sur 18 à 20 cm) et constitué de feuilles de papyrus pliées, le codex pharmaceutique de Michigan (*P. Mich. 17.758, IVème siècle, provenance inconnue*) est le plus long (13 feuillets de codex écrits recto/verso) des catalogues de prescriptions conservés sur papyrus. Soigneusement écrit, mis en page et même corrigé par un scribe professionnel, il contient des recettes nommément attribuées aux médecins Azanités, Dionysios, Héras, Télamon et Hygieinos, tous antérieurs à Galien, qui les cite, tandis que, témoignant du souci des praticiens antiques d'enrichir constamment leur collection de remèdes, son commanditaire et propriétaire, – probablement médecin –, a ajouté de sa main une vingtaine de recettes dans les marges.

Si, tels que révélés par les sources littéraires, les modes d'acquisition du savoir médical, d'Hippocrate à l'antiquité tardive, reposent sur l'observation, l'expérimentation (dissection animale et humaine, ainsi que vivisection animale et peut-être humaine), le principe d'analogie et l'imitation, combinés au raisonnement, pour concevoir ce qui est invisible (Hippocrate, *De l'art*, IX, 2), sa transmission est assurée par l'enseignement oral et écrit. À côté des restes de livres de médecine, parfois illustrés, des copies personnelles, des commentaires, abrégés, questionnaires et listes de mots conservés sur papyrus, qui relèvent de l'enseignement écrit, existe-t-il des témoignages concrets de l'enseignement oral de la médecine ? Alors que l'on dispose de nombreuses représentations de scènes d'enseignement élémentaire ou supérieur pour l'antiquité classique et tardive, rien de comparable ne semble exister pour l'enseignement médical. Les deux assemblées de médecins, – Machaon, Pamphile, Xénocrate, Sextius Niger, Héraclide et Mantias autour du centaure Chiron, pour la première, et Cratévas, Apollonios, Andréas (de Caryste ?), Dioscoride, Nicandre et Rufus autour de Galien, pour la seconde –, représentées à pleine page au début du Dioscoride de Vienne (*Vindobonensis Medicus Graecus* 1, f<sup>o</sup> 2<sup>v</sup> et 3<sup>v</sup>), écrit et illustré à Constantinople après 512, pourraient éventuellement jouer ce rôle, encore que Chiron et Machaon soient des êtres mythiques et que les médecins représentés ne soient pas contemporains. Plus tardive, une autre miniature à pleine page au f<sup>o</sup> 10v d'un manuscrit de papier copié à Constantinople entre 1341 et 1345 pour Alexios Apokaukos (*Parisinus gr. 2144*), représente Hippocrate en professeur avec, là aussi, un anachronisme : le médecin de Cos tient en effet un codex dans les mains, alors que cette forme du livre n'apparaît pas avant la seconde moitié du premier siècle de notre ère. Sur les deux pages du codex ouvert, on peut lire le début du 1<sup>er</sup> aphorisme : "La vie est brève, l'art est long, l'occasion fugitive". L'étude et le commentaire des œuvres hippocratiques entraînent en effet pour une bonne part dans la formation des futurs médecins. À Alexandrie, dans l'antiquité tardive, on avait développé une méthode stricte d'instruction médicale fondée sur une sélection d'écrits hippocratiques et surtout galéniques, qui allait prendre le nom de canon alexandrin. Adopté sous une forme ou sous une autre, à l'est

comme à l'ouest, il infléchira durablement l'évolution de la médecine tant occidentale qu'arabe. Comme l'a écrit J. Jouanna (17), on connaît, notamment par la *Préface du Commentaire au Pronostic* de Stéphane d'Alexandrie (VII<sup>ème</sup> siècle), "les traités d'Hippocrate que l'on étudiait à Alexandrie et l'ordre dans lequel on les lisait : on commençait par les *Aphorismes* qui portent sur toutes les parties de la médecine. Venaient ensuite les œuvres qui traitent du normal : *Nature de l'homme, Nature de l'enfant, Humeurs, Aliment*. On passait ensuite aux œuvres qui traitent du pathologique, avec la distinction entre les maladies sporadiques (*Pronostic, Régime dans les maladies aiguës, Articulations, Fractures*) et les maladies générales, qui elles-mêmes se subdivisaient en maladies endémiques (*Airs, eaux, lieux*) et maladies épidémiques (*Épidémies*). On terminait par les *Maladies des femmes*".

La sélection galénique comprenait seize traités : *Écoles* (ou *Sectes*) *pour les débutants, Art médical, Pouls pour les débutants, Méthode thérapeutique à Glaucon, Éléments selon Hippocrate, Tempéraments, Facultés naturelles, Anatomie* (= *Os pour les débutants + Anatomie des muscles + Anatomie des nerfs + Anatomie des veines et des artères*), *Causes et symptômes des maladies, Lieux affectés, Pouls, Différences des fièvres, Crises, Jours critiques, Hygiène, Méthode thérapeutique*. Un feuillet de codex en papyrus de la fin du VI<sup>ème</sup>/début du VII<sup>ème</sup> siècle de notre ère provenant d'Hermopolis (*P. Berol.* inv. 11739 A), conserve précisément le début de cette partie du canon, puisqu'il porte le titre "Prolégomènes aux *Sectes* de Galien. Exégèse du sophiste Arch[...].de" (18).

À notre connaissance, les scènes symboliques des manuscrits mises à part, la seule représentation antique qui ait été interprétée, avec des réserves, comme une "leçon de médecine", est une peinture murale retrouvée, dans les années cinquante, dans une catacombe romaine anonyme de la Via Latina (aujourd'hui Via Dino Compagni) (Fig. 2). Datée de la 1<sup>ère</sup> moitié du IV<sup>ème</sup> siècle, elle représente un maître barbu assis au milieu de six disciples, devant une rangée de jeunes gens dont on aperçoit les têtes. Tous regardent un point situé en haut, tandis qu'un des disciples dirige une longue baguette vers un homme nu, à l'abdomen béant, étendu sur le sol devant eux. Identifiée à une leçon d'anatomie (si le personnage allongé est mort) ou de chirurgie (s'il est vivant), ou à une guérison miraculeuse, ou à la résurrection d'un mort, ou à la création du premier homme, ou encore à une scène de catalepsie avec migration de l'âme, cette scène, qui est un unicum en histoire de l'art, a fait l'objet de multiples interprétations évoquées par le regretté M. Grmek et D. Gourevitch dans leur beau livre sur *Les maladies dans l'art antique*, dont, écrivent-ils, "aucune (...) n'est pleinement satisfaisante" (19). Plus récemment, dans une contribution sur l'enseignement supérieur dans le monde gréco-romain à la lumière des témoignages iconographiques, L. Del Corso y a vu "ce qui pourrait être la première représentation d'une leçon d'anatomie", avec des étudiants assis autour d'un maître, en train d'observer un de leurs collègues appelé à inspecter, à l'aide d'une longue baguette, un cadavre avec l'abdomen ouvert qui gît à leurs pieds (20). Mais, comme l'ont noté M. Grmek et D. Gourevitch, le maître et ses disciples ne regardent pas l'individu couché, mais vers le haut. D'un autre côté, il faut tenir compte du contexte, qui est funéraire. Donc, la scène doit avoir un rapport avec la mort ou avec les symptômes de la mort, dans le cadre d'une réflexion philosophique ou philosophico-médicale qui doit être devenue banale au IV<sup>ème</sup> siècle. D'ailleurs, parmi beaucoup d'autres textes sur le sujet, l'Anonyme de Londres, évoqué plus haut, aborde clairement cette question dans les colonnes XXXI, 36 à XXXII, 21 du papyrus : "Et les êtres vivants sont constitués de ces composantes, âme et corps, et lorsque tous les deux sont présents, l'être vivant est léger





Fig. 2 : La “leçon de médecine” de la catacombe romaine de la Via Latina (1ère moitié du IVème siècle). (© Pontificia Commissione di Archeologia Sacra).

(...). Lorsque, toutefois, l'âme disparaît, puisqu'il n'y a plus ni légèreté, ni maintien en l'air, du reste, les corps morts paraissent, comme de juste, lourds”. Nous aurions ici une représentation picturale des effets de la mort pour ceux qui croient que les êtres humains sont composés d'un corps et d'une âme et que, lors de la mort, cette dernière, qui est du souffle (XXXII, 1-2 : *pneuma*), s'échappe du corps vers le haut. C'est effectivement dans cette direction que regardent tous les personnages représentés sur la peinture.

#### NOTES

- (1) JOUANNA J. - *Hippocrate*, Paris, 1992.
- (2) MARGANNE M.-H. & RICCIARDETTO A. (éd.) - *En marge du Serment hippocratique : contrats et serments dans le monde gréco-romain. Actes de la Journée d'étude internationale (Liège, 29 octobre 2014)*, Liège, 2017 (*Papyrologica Leodiensia*, 7).
- (3) RICCIARDETTO A. - *Un contrat d'enseignement de la médecine du IIIème siècle avant notre ère : P.Heid. III 226*, dans Marganne & Ricciardetto, *op. cit.*, 135-156.
- (4) La comparaison entre les fiches de malades contenues dans les *Épidémies* hippocratiques et les rapports médicaux conservés sur papyrus aboutit aux mêmes conclusions : RICCIARDETTO A. - *Y a-t-il une filiation entre la structure des fiches de malades dans les Épidémies hippocratiques et celle des rapports médicaux grecs d'Égypte (1er-IVème siècles) conservés sur papyrus ?*, dans CHARLIER Ph. & GOUREVITCH D. (éd.) - *Actes du Vème Colloque international de Pathographie. Bergues, mai 2013*, Paris, 2015, 53-68 (*Collection Pathographie*, 11).

- (5) Hipp., *Médecin*, 13 (IX, 218, 12-15 Littré) ; *Bienséance*, 9 (IX, 238, 3-6 L., ainsi que les commentaires de Littré, pp. 200-201) ; *Préceptes*, 13 (IX, 268 L.).
- (6) BOUDON-MILLOT V. - *Figures du maître chez Galien*, dans BOULOGNE J. & DRIZENKO A. (éd.), *L'enseignement de la médecine selon Galien. Actes de deux Journées d'Étude coorganisées, les 22-23 octobre 2003, par les Universités Charles-de-Gaulle – Lille 3 et Lille 2 – Faculté de Médecine*, Villeneuve d'Ascq, 2006, 15-30 (*UL3 Travaux et Recherches*) ; GAROFALO I. - *L'enseignement de l'anatomie chez Galien, ibid.*, 59-65.
- (7) MARGANNE M.-H. - *Le livre médical dans le monde gréco-romain*, Liège, 2004 (*Cahiers du CEDOPAL*, 3).
- (8) MARGANNE M.-H. - *La chirurgie dans l'Égypte gréco-romaine d'après les papyrus littéraires grecs*, Leiden-Boston-Köln, 1998, p. 96-109 (*Studies in Ancient Medicine*, 17).
- (9) MARGANNE M.-H. - *Les codices médicaux grecs de petit format en parchemin dans l'Égypte byzantine*, à paraître dans DAVOLI P. & PELLÉ N. (éd.), *Polymatheia. Studi offerti a Mario Capasso*, Lecce.
- (10) MARGANNE M.-H. - *Comment reconnaître un autographe parmi les papyrus littéraires grecs ? L'exemple du P. Oxy. 74.4970*, à paraître dans BAUDEN F. & FRANSSSEN É. (éd.), *'In the Author's Hand'. Holograph and Authorial Manuscripts in the Islamic Handwritten Tradition*, Leiden (*Islamic History and Civilizations*).
- (11) MENCİ G. - *Echi letterari nei papiri tachigrafici*, dans ANDORLINI I. - BASTIANINI G. - MANFREDI M. - MENCİ G. (éd.), *Atti del XXII Congresso Internazionale di Papirologia. Firenze, 23-29 agosto 1998*, II, Firenze, 2001, 927-936.
- (12) MANETTI D. - *Autografi e incompiuti : il caso dell'Anonimo Londinese P. Lit. Lond. 165*, dans *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik*, 100 (1994), 47-58 ; *Ead.* - *Anonymus Londiniensis de medicina*, Berlin - New York, 2011 (édition du texte grec).
- (13) RICCIARDETTO A. - *L'Anonyme de Londres* (P.Lit.Lond. 165, Brit.Lib. inv. 137). *Édition et traduction d'un papyrus médical grec du Ier siècle*, Liège, 2014 (*Papyrologica Leodiensia*, 4) ; *Id.* - *L'Anonyme de Londres*. P.Lit.Lond. 165, Brit.Lib. inv. 137. *Un papyrus médical grec du Ier siècle après J.-C.*, Paris, 2016 (*Collection des Universités de France*).
- (14) MARGANNE M.-H. - "Matière médicale ou doxographie ? Révision de PSI inv. 3011 (MP<sup>3</sup> 2388)", dans BOUDON-MILLOT V. - GARZYA A. - JOUANNA J. & ROSELLI A. (éd.), *Histoire de la tradition et édition des médecins grecs. Actes du VIème Colloque international, Paris, 12-14 avril 2008*, Napoli, 2010, 43-59 (*Collectanea*, 27).
- (15) MARGANNE - *La chirurgie* (citée n. 8), p. 85-95.
- (16) MARGANNE M.-H. - "Un questionnaire d'anatomie : P. Lund 1.7. Réédition, traduction, commentaires", *Chronique d'Égypte*, 62, 1987, 189-200.
- (17) JOUANNA - *Hippocrate* (cité n. 1), p. 505 et 628, n. 45 ; voir aussi IERACI BIO A.-M. - "Fonti alessandrine del De natura hominis di Melezio", *Quaderni medievali*, 2003, 55, 25-44, spéc. p. 28-29.
- (18) MANETTI D. - *Corpus dei Papiri filosofici greci e latini (CPF). Testi e lessico nei papiri di cultura greca e latina. Parte III : Commentari*, Firenze, 1995, p. 19-38.
- (19) GRMEK M. & GOUREVITCH D. - *Les maladies dans l'art antique*, Paris, 1998, p. 193-196 et 396, n. 88-100 ; voir aussi HILLERT A. - *Antike Arztedarstellungen*, Frankfurt am Main, 1990, p. 232-237 (*Marburger Schriften zur Medizingeschichte*).
- (20) DEL CORSO L. - "L'insegnamento superiore nel mondo greco-romano alla luce delle testimonianze iconografiche", dans HUGONNARD-ROCHE H. - *L'enseignement supérieur dans les mondes antiques et médiévaux. Aspects institutionnels, juridiques et pédagogiques*, Paris, 2008, 307-331 (*Textes et traditions*, 16).

## RÉSUMÉ

À partir des sources littéraires, archéologiques et surtout papyrologiques, on s'efforce de définir et de décrire les modes d'acquisition et de transmission du savoir médical dans l'antiquité gréco-romaine, qu'ils fassent appel, les uns, à l'observation, à l'expérimentation, à l'analogie ou

*à l'imitation, et les autres, à l'enseignement oral ou écrit, à la rédaction et à la copie de livres, illustrés ou non, ainsi qu'à l'élaboration de commentaires, d'abrégés, de questionnaires et de listes de mots, et qu'ils s'adressent aux praticiens ou aux étudiants en médecine d'une part, aux philiatres et aux gens cultivés d'autre part, et, enfin, aux copistes, éventuellement tachygraphes, de livres médicaux.*

**SUMMARY**

*This paper aims to define and describe the ways of acquiring and transmitting medical knowledge in Greco-Roman Antiquity through an analysis of literary, archaeological, and, primarily, papyrological sources. The methods and practices revealed by these sources include experiment, analogy, and imitation, oral and written teaching, the composition and copying of books (illustrated or not), as well as the elaboration of commentaries, abridgments, questionnaires, and word lists. These modes of knowledge transfer were intended not only for medical practitioners and students, but also for philiatroi, for generally educated people, as well as for scribes, and eventually tachygraphers, of medical books.*

